

Jacques Gadille

65

Comment le christianisme a rencontré l'Afrique

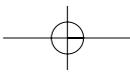
Jacques GADILLE

Historien à l'université catholique de Lyon.

Comment le christianisme a-t-il **rencontré** l'Afrique ? Il y a de l'intensité dans ce terme de "*rencontre*" : celle-ci peut signifier une reconnaissance mutuelle entre deux êtres humains, et même entre deux cultures - par conséquent, être l'occasion d'un échange où le recevoir l'emporte sur le savoir et le donner... Cette rencontre porte alors en elle une "*fécondité*" insoupçonnée au départ. A la richesse humaine, la tradition biblique avait nommé l'étranger inconnu, - auquel on fait honneur en respectant les lois de l'hospitalité - ambassadeur de Dieu, voire Dieu lui-même, ce Dieu en trois personnes qu'Abraham reçut sous le chêne de Mambré, qui semble avoir été le lieu d'habitation favori des patriarches. (Genèse, 18). Dans ce débat, le terme de "*rencontre*" a-t-il la même signification lorsque l'on parle des relations entre christianisme et Afrique ?

Les missionnaires, "*ces étrangers venus de là-bas*" (pour reprendre la terminologie employée par Anselme Sanon) ont-ils été jusqu'au bout de leur vocation qui consistait à s'identifier au peuple qu'ils avaient adopté, au point de s'effacer devant une église qu'ils devaient conduire à l'âge adulte ? Quant aux chrétiens africains venus peut-être de plus loin encore, de leur coutume ancestrale, sont-ils eux aussi parvenus au bout de leur cheminement, les conduisant à intégrer leurs traditions à un christianisme intériorisé, pour mettre en œuvre le "*christianisme africain*" ?

Le questionnement sur le christianisme africain a un caractère très récent. Sa redécouverte par les Africains est en effet tardive. Dans ce cas, cette première rencontre est empreinte de "*curiosité*" pour une forme de religion plus sensible, plus directe



et plus mystérieuse encore que les esprits de la tradition... Citons quelques exemples pour illustrer notre propos : la demande spontanée d'envoi de missionnaires dans les années 1950 dans le village de Koumogo au Tchad, - racontée par Jacques Hallaire, les regards interrogateurs portés sur le sacrifice eucharistique par la population, le premier contact avec des Blancs - cet épisode nous est rapporté par sœur Élisabeth de la Trinité et par Marcel Paternot. Préfaçant l'ouvrage de ce dernier, Paul Claudel compare cette "*découverte*" fortuite au choc qu'il éprouva lui-même à l'élévation, au soir de l'office du Noël 1886 à Notre-Dame de Paris, et qui déclencha sa propre conversion...

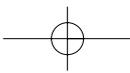
La pénétration chrétienne

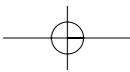
Avant 1800

Cependant, il est vrai que les Eglises chrétiennes en Afrique ne sont pas toutes nées des missions datant des deux siècles derniers. Au contraire, le christianisme en Afrique peut même se targuer d'une grande antiquité qui fait que d'un point de vue historique, la chrétienté n'est pas récente en Afrique...

L'Égypte - où dit-on, le Christ séjourna quelque temps pour se protéger des persécutions d'Hérode - fut le premier pays d'Afrique à accueillir l'évangile, qui se diffusa alors en Éthiopie et en Nubie (actuel Soudan). Ainsi, l'apôtre saint Marc, compagnon de saint Paul puis de saint Pierre, auteur du 2^e évangile, vécut son martyre en Égypte. (Paul VI ordonna, après le concile de Vatican II, de restituer les reliques au Caire, dans la nouvelle cathédrale de l'Eglise copte). De même, la spiritualité des Pères du Désert, - saint Antoine le grand, saint Pachôme et Théodoret de Cyr - reste bien vivante dans les vénérables monastères du Wadi-Natroum, au sud du delta du Nil et dans les monastères de la mer Rouge. Ce n'est pas un hasard si on la retrouve à la source de l'inspiration des premières fondations bénédictines en Afrique noire.

Plus à l'ouest, en Tunisie et Numidie, il faut rappeler que, jusqu'aux invasions arabes, l'Afrique du Nord fut une active région chrétienne, comptant même jusqu'à six cents évêchés au





V^e siècle et de grands théologiens comme saint Augustin, qui figure parmi les Pères de l'Eglise les plus féconds. A sa mort, en 430, ces diocèses succombèrent aux invasions des Vandales (groupe de peuples germaniques qui persécutèrent les Catholiques et devinrent maîtres de la Méditerranée) et furent progressivement réduites, du VII^e au XII^e siècle par la conquête musulmane... La disparition est due en grande partie à la latinisation de l'église (Rome).

Les travaux des spécialistes repris Mgr Teissier en 1991 et René Luneau à l'ouverture de son livre récent sur le synode africain relient la disparition étonnante de ces communautés maghrébines chrétiennes à leur latinisation, excluant le moindre effort pour traduire ou intégrer la langue berbère, - une faiblesse essentielle que fait ressortir a contrario la résistance des communautés proche-orientales trop occupées à défendre leurs langues copte, grecque ou syriaque. Il faut souligner, en outre, l'absence de structures monastiques rurales au Maghreb.

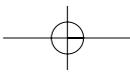
L'expansion de l'Islam

L'Islam occidental

On discerne, pour expliquer cette éclipse du christianisme en Afrique, l'importance capitale de l'islamisation : occupation jusqu'à l'Atlantique du conquérant Okba (mort en 669); occupation de la Mauritanie (Sijilmassa fut le foyer qui donna naissance à ces empires dynastiques : almohades (dynastie berbère musulmane), almoravides (confrérie religieuse et militaire berbère fondée au Sénégal pour prêcher l'islam) et mérinides (dynastie de princes) qui s'étendirent à l'Espagne. Plus au sud, se succédèrent les Empires noirs de Ghana (jusqu'au XI^e siècle), du Mali (jusqu'au XIII^e siècle), du Songhaï (du XIV^e au XVI^e siècle), puis des Haoussas à hauteur d'Agadès (depuis le XV^e siècle).

Les procédés d'expansion

Mais ce fut moins l'Islam, qu'un phénomène sociologique qui lui est antérieur, qui a provoqué la catastrophe démographique qui a séculairement paralysé l'Afrique noire : l'escla-



vage et la traite des Noirs, dont la première raison est à rechercher dans les déchirements intertribaux et ethniques auxquels l'islam, comme les voies de communication maritime ouvertes par les Européens depuis le XV^e siècle ont fourni les nécessaires supports commerciaux et les débouchés lucratifs.

La dépendance financière

Les scissions de l'Eglise et surtout la traite négrière largement acceptée par l'Eglise contribuent au recul de la religion chrétienne. Serge Daget et François Renault livrent une description objective de cette traite transsaharienne et atlantique. Ils dressent le bilan effroyable d'un effectif de transportés estimé entre vingt-quatre et vingt-huit millions de personnes, avec pour effet, à court ou long terme : la mortalité pendant le transport et la diminution de la natalité dans les couples d'esclaves. Tandis que les déséquilibres étaient encore aggravés par la pratique du "louage" des filles pour s'acquitter de dettes envers un chef ou un grand propriétaire. Toute une structure servile était ainsi acceptée aussi bien par l'Europe chrétienne que par l'Empire ottoman, la conversion à l'islam préservant seule de la servitude. Les véritables raisons qui ont dicté ce maintien séculaire à l'état de minorité des populations noires sont en réalité d'ordre économique.

Or, cette période esclavagiste, qui connut son apogée de 1640 à 1807, correspond à une évangélisation très marginale, appuyée sur des relais côtiers, où l'éphémère Eglise du Bas-Congo (au XVI^e et XVII^e siècles) et les essais à Madagascar et à l'île Bourbon (au XVII^e et au XVIII^e siècles) apparaissent, eux aussi, comme des exceptions.

Depuis 1800 : le partage du continent

Les premières missions protestantes et catholiques se font à partir de la chute du premier Empire. Le "rush" missionnaire était déjà commencé vers l'intérieur et les missionnaires opèrent en Guinée, à Mombasa, à partir de Madagascar, au Cap, au Natal, à Alger et en Égypte... Le XIX^e siècle vit la pénétration de l'Afrique par les missionnaires et les explorateurs. David

Livingstone, missionnaire, médecin, explorateur, ne cessa de révéler l'Afrique, de lutter contre l'esclavage, de s'imposer aux Noirs par sa rectitude et son dévouement. Et c'est en 1882 que Charles de Foucauld, explorateur et missionnaire français, déguisé en rabbin entreprend sa "*reconnaissance*" du Maroc ! La conférence de Berlin en 1884-1885 (le partage militaire et politique de l'Afrique) ne met pas un terme aux rivalités entre les différentes puissances qui se partagent le continent.

Caractères et méthodes de la christianisation

Les travaux des historiens et théologiens, des sociologues et ethnologues de ce siècle, qu'ils soient africains ou étrangers à l'Afrique nous font mieux comprendre cette aventure de la mission conduite parallèlement et souvent en concurrence par les protestants et les catholiques, comme une pièce à trois rôles.

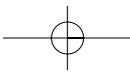
- Les missionnaires qui, eux-mêmes, ont dû se plier au contexte colonial, tout en gardant leurs distances vis-à-vis de l'Administration, avec plus ou moins de succès suivant leur nationalité d'origine.

- Les "récipiendaires" de la parole dont il convient de mesurer les "*réactions*" à la fois à la domination coloniale et au nouveau message religieux.

- Les circonstances générales et la résistance des autres traditions religieuses. Là-dessus, nous disposons de trois critères principaux qui peuvent nous servir à établir des contours assez précis de la mission en Afrique :

a) Les traites négrières en Afrique

C'est le mérite d'un certain nombre de missionnaires d'avoir compris que l'évangélisation était incompatible avec le statut servile, dès avant son abolition. De nombreux missionnaires luttèrent contre l'esclavage et répandirent l'instruction en traduisant la Bible dans la plupart des langues indigènes : Freeman et Crowther, du côté protestant (partant de Freetown en Sierra Leone



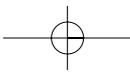
vers Abéokouta, l'actuel Nigeria), mais aussi Anne-Marie Javouhey et ses compagnes à Saint-Louis et Dakar, coopérant bientôt avec le R. P. Libermann, fondateur de la Société du Sacré-Cœur de Marie au début des années 1840 et les premiers spiritains comme Monnet et Levavasseur à La Réunion et Jacques-Désiré Laval à l'île Maurice. Les Pères Blancs de Notre-Dame d'Afrique et leurs Sœurs Blanches - création de l'évêque d'Alger, le futur cardinal Lavignerie - devaient mener, à la fin des années 1880, une campagne internationale contre le trafic transsaharien, qui aboutira à la conférence de Bruxelles (1889-90).

b) La résistance à la colonisation

Le statut international, au début des années 1920 avec l'action du Bureau International du Travail à Bâle contraindra à une plus grande égalité de traitement, spécialement dans les zones de "*mandats*" sur les plans de la politique scolaire et du statut de l'indigénat. De là, surtout après la Seconde Guerre mondiale, la plus grande distance critique des Eglises à l'égard des pouvoirs coloniaux et des crises qui leur sont liées (en Algérie en 1945 : la résistance à la colonisation, qui n'a jamais cessé, reprend avec vigueur dès la fin de la Seconde Guerre mondiale, à Madagascar en 1947 : violentes rebellions sévèrement réprimées), distance qui a favorisé une contribution non négligeable des Eglises chrétiennes à la décolonisation.

c) L'attitude des missionnaires à l'égard des traditions locales

On a parlé d'eurocentrisme, c'est-à-dire du transfert des modes d'éducation, de vie liturgique, de constructions d'églises, etc... dans un sens qui contrariait directement les traditions qui faisaient l'unité communautaire des peuples, des diverses ethnies africaines. Des stratégies se sont même appliquées à favoriser telle ethnie par rapport à telle autre, contribuant ainsi à ébranler une coexistence séculaire. De là, est née plus généralement cette "*conscience ambiguë*", qu'exprimait le personnage de "*la Grande Royale*" du fameux roman de Cheikh Hamidou Kane, répliquant

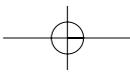


à ceux qui prônaient le départ de son petit-fils vers la grande école des Blancs : “*Ce qu’il va apprendre vaut-il ce qu’il va oublier ?*” Plus durablement encore, devait se développer cette “théomachie”, ce choc entre deux visions du monde, dont parle Mgr Sanon en page 169 de sa thèse. Il interroge : “*Qu’était le retour des ancêtres par rapport au Ciel des chrétiens ?*” Et il expose que la reconstruction religieuse doit commencer par poser les bases de croyance et de pratique permettant ainsi aux communautés humaines de refaire leur unité...

Compte tenu de ces hypothèses, quels facteurs ont joué un rôle important pour expliquer l’attrait de la religion nouvelle et l’adhésion des populations ? J’en ai listé trois principaux, où l’on peut voir des traits caractérisant l’intervention des missionnaires.

1. Les missionnaires jouent la continuité. Un facteur important dans l’attrait de la religion nouvelle : celui de la permanence, de la présence durable, élément dont Mgr Teissier, au sein de drame algérien souligne l’importance majeure. A contrario, n’a-t-on pas fait grief aux missionnaires d’Afrique d’en avoir trop peu fait de cas, en “décrochant” massivement en 1994, devant le génocide rwandais ?

2. Transformation rapide des mœurs et développement des écoles. Une stratégie un peu partout appliquée, notamment par Libermann et ses disciples, consistant à mener de front l’éducation de la foi et l’apprentissage de la modernité : multiplication d’écoles professionnelles, d’ouvrirs, voire d’instituts supérieurs de technologie ; association d’une action médicale de base visant à l’éradication des grandes endémies : formation d’infirmiers, voire de médecins, de chirurgiens (hommes ou femmes), de pharmaciens locaux, comme de catéchistes, de religieuses et de prêtres ou pasteurs africains. C’est ce que Bernard Salvaing appelle “*le paradoxe du missionnaire*”, attaché à la fois à un idéal de chrétienté à restaurer et à une modernité à promouvoir. Ce qui a eu pour effet l’adhésion des anciens qui ont laissé jeunes initiés et adultes aller à l’école des Pères ou au pensionnat des Sœurs,



pour capter à leur profit “*la force des Blancs*”. Sur le moyen et le long terme, l'action des missionnaires s'est exercée dans le sens de la protection des plus faibles, sous le régime de la tradition : les femmes, les enfants, les malades - ce qui a pu provoquer la réaction violente des jeunes contre les pouvoirs traditionnels.

3. Les missionnaires adoptent les habitudes locales.

Au niveau culturel, c'est par les langues, que le missionnaire a pénétré dans la connaissance de ces civilisations de l'oralité : grâce aux lexiques, aux traductions de l'écriture, des textes de prières, de catéchèse et de cantiques. Ainsi, par le biais de l'étude de la langue, s'est effectuée une vraie promotion des cultures locales, avec la publication de recueils de contes ou de proverbes, voire de récits historiques : c'est le sens de l'œuvre du père Callet avec son “*Histoire des Rois de Madagascar*” ou du “*Dictionnaire du Betsiléo*” de l'abbé Henri Dubois et avant lui, l'œuvre du Père spiritain Charles Sacleux qu'il a consacrée à l'aire culturelle swahili...

Le point d'arrivée, après une période de décolonisation souvent précipitée et chaotique, ce fut “une ecclésiogénèse” qui s'est traduite non seulement dans l'érection des hiérarchies et des Eglises locales au milieu des années cinquante, mais aussi par l'essor du monarchisme africain depuis le Cameroun et la Côte-d'Ivoire. Ce fut également la formation dans les séminaires d'une élite politique, qui coïncide avec le déroulement du concile Vatican II et son adaptation pastorale.

Malgré toutes ses limites, l'ère dite “*missionnaire*”, dans son acception classique, mais étroite, représente donc bien une rencontre de mutuelle reconnaissance. On en trouve la trace avec l'aveu un peu “*naïf*” dans les témoignages oraux de ces “*enfants des Pères*” : Alfred Diban, recueilli par les religieux et sauvé de la captivité, Mathias Kalemba rendant hommage à Mgr Livinhac et à son œuvre en Ouganda, ou encore le Moogo Naba de Ouagadougou, auquel Jean Ilboudo, dans sa thèse parue en 1985, fait dire : “*Nous ne sommes pas assez sots pour ne pas nous rendre compte que vous nous voulez du bien !*” (p. 311).

Pour en rester à une vision humaine des choses, ne

peut-on pas interpréter l'intervention des missionnaires comme un "catalyseur" qui est venu corriger les effets pervers de l'agression des pays occidentaux en Afrique ? Et dans quelle mesure ?

Eglises indépendantes, prophétisme et cultes nouveaux

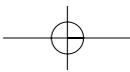
Quel rôle peut jouer "le christianisme africain" dans la "parturition douloureuse" de l'Afrique du XXI^e siècle ? On peut commencer à le pressentir à partir des grandes directions qui se sont amorcées sous nos yeux au cours des trente dernières années. Elles se sont dégagées peu à peu et conjointement, au sein des églises locales, "lieux théologiques" depuis 1974 de la réflexion africaine, et au niveau de Rome et des grandes fédérations protestantes (CETA et COE).

Des conditions générales, nouvelles à bien des égards, président à cette naissance, que l'on peut classer, pour plus de commodités, en trois catégories :

a) Le foisonnement des prophétismes et des Eglises indépendantes

Ce phénomène n'est pas nouveau, mais n'a cessé de se développer depuis les années 1890, en réaction, notamment en Afrique du Sud, contre la domination ecclésiastique et politique des grandes Eglises blanches : Eglises éthiopiennes ou sionistes, qui se sont multipliées lorsque l'Eglise afrikaander a pris parti pour l'apartheid après la Seconde Guerre mondiale, contre la majorité des autres Eglises. Apparue le long du "rivage Alladion" ou au Nigeria et dans le bassin du Congo au début du XX^e siècle, ce mouvement a littéralement explosé.

Face aux cent millions de catholiques africains, on estime à soixante millions le nombre d'adhérents à ces Eglises, répartis, selon Barrett, entre cinq à six mille dénominations. A bien des égards, il s'agit de formes très différenciées, qui sont loin d'admettre toute la divinité du Christ, mais qui procèdent toutes du christianisme.

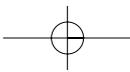


b) L'Afrique passe du stade du conformisme à celui de "l'engagement"

Les progrès des sciences humaines, appuyés sur des centres universitaires : aux anciens foyers de Fort-Hare, de Roma, de Dakar (école des cadres William Ponty, IFAN) ont pris aussi des proportions considérables. Auxquels sont venus s'ajouter les centres de Jos au Nigeria, de Makerere au Kenya, d'Abidjan (ICAO), de Kinshasa, de Yaoundé, pour s'en tenir aux principaux. En étroite liaison avec les universités des principaux pays d'Europe et d'Amérique du Nord, une nouvelle élite scientifique africaine est apparue, qui revendique une spécificité africaine et souvent chrétienne dans le domaine de la théologie, des sciences de l'homme. Celle-ci prône un engagement pour une forme de "libération", conforme au génie de l'Afrique (*cf. la création de l'EATWOT à Dar Es-Salaam, ancienne capitale de Tanzanie en 1976*).

c) L'inculturation de l'Évangile

Depuis les indépendances nationales, les évêchés africains se disent prêts à aménager "*ce beau cadeau légué par les missionnaires mais bien lourd à porter*" (l'expression est de Mgr Sanon) et à lui donner des dimensions plus humaines. Paul VI et Jean-Paul II ont encouragé l'élaboration d' "*un visage africain de l'église*", dans des textes nombreux, notamment réunis dans les deux synodes de 1974 et 1994. Dans les deux volumes qu'ils ont consacrés au dernier synode épiscopal de Rome de 1994, Maurice Cheza et René Luneau, de même que Jean-Marie Ela ont mis en regard des "silences" de l'Assemblée (touchant notamment à l'extension des ministères et toute la réflexion concernant la création ou non d'un concile des églises d'Afrique), la vigueur des interventions des évêques, la prise en compte par le pape des propositions, issues elles-mêmes de l'Assemblée du SCEAM qui s'est tenue à Lagos au Nigeria, en juillet 1987. Les auteurs en soulignent les grands axes : "*l'Église-famille de Dieu*", où les traditions africaines préfigurent la société que les chrétiens doivent aider à bâtir, "*les Communautés chrétiennes vivantes*" désignées comme les lieux de cette "*inculturation*", la tâche centrale des décennies



à venir. Je relève aussi dans cette sélection la création de ces “*Commissions diocésaines*” dont la mission consistera à élaborer, en lien avec les universités, un droit propre aux Eglises d’Afrique, sur les problèmes relatifs au “*mariage, à la vénération des ancêtres et du monde des esprits, en vue d’examiner à fond tous les aspects culturels des problèmes posés du point de vue théologique, sacramentel, rituel et canonique.*” On notera aussi le souci d’une formation plus attentive des laïcs, la patiente édification d’un état de droit et de la démocratie. Autant de résolutions tournées vers l’avenir et consistant à “*enraciner l’utopie de Jésus-Christ... au cœur d’une modernité africaine.*” (Jean-Marc Ela).

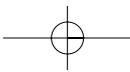
L’engagement politique des Eglises

Je conclurai sur l’image qui a servi de trame à cet exposé, celle d’une mission comparée à un drame qui se joue en mettant à la lumière trois acteurs indispensables. Désormais, les chrétiens africains tiennent le rôle principal car ils sont devenus maîtres de leur destin. Au second plan, on trouve leurs frères et sœurs étrangers venus les épauler, les aider à donner une note universelle à leur témoignage.

Enfin, le Seigneur, qui interpelle ses enfants à travers les pesanteurs du passé, les crises du présent, et les invite à le suivre sur la route avec pour guide les pasteurs.

Or, dans chacun de ces trois rôles, l’historien constate que de grandes énergies ne cessent de se déployer, porteuses de cette Afrique nouvelle qui se construit de ses mains.

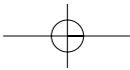
Les pasteurs, les membres des communautés, les écrivains, les romanciers, les théologiens et les historiens africains sont de plus en plus reconnus par leurs pairs. Pour m’en tenir à l’Afrique francophone, je pourrais citer les compagnons et amis d’Alioune Diop et le vénérable Léopold Sedar Senghor, dont on attend la parution de la biographie, assortie du témoignage de Cheikh Hamidou Kane, auteur de ces “*Gardiens du temple*”. Parmi les Pères, je veux rendre hommage à Mgr Sanon et au père Tshibangu ainsi qu’aux Pères Bimewenyi Kweshi et Ngindu, sans



omettre les théologiens camerounais et ce père Engelbert Mveng dont je salue douloureusement la mémoire... Pour présenter la nouvelle génération, je citerai le pasteur Ka Mana au Sénégal, le père Kabasele-Lumbala qui estime qu'il doit exister une réciprocité entre Africains et christianisme pour la construction africaine. Il me faut également nommer "l'armée" des chercheurs qui ne cessent de s'adresser à nos universités pour le sérieux de leurs recherches : permettez-moi de faire part de mon profond respect à l'égard d'Augustin Mvuyekuré, prêtre burundais assassiné en 1989. Ce drame est arrivé moins d'un an après qu'il ait soutenu à Paris à la Sorbonne une thèse sous la direction de Jean Devisse et recommandée à la publication par Jean-Pierre Chrétien. Le message qu'il nous délivre est celui d'une pastorale qui soit davantage en prise avec la vie quotidienne des gens et le vœu que les laïcs soient mieux préparés à assumer leurs responsabilités écrasantes en politique et en économie, mais aussi dans le domaine des communications sociales...

Plutôt que de citer les noms de sociologues, ethnologues, historiens auxquels je pense tout naturellement, je propose de vous présenter le témoignage du jésuite Jacques Hallaire (mort il y a deux ans). Dans l'une des plus jeunes de ces Eglises du continent. Les éditions Karthala viennent en effet de publier ses lettres et chroniques sur "*La naissance d'une Eglise africaine*" entre 1952 et 1989. Il décrit l'enracinement par la langue dans les plus authentiques traditions de ces peuples d'agriculteurs sahéliens et la promotion des techniques agronomiques destinées à les préserver de la famine toujours menaçante et désormais prise en charge par les villageois eux-mêmes.

Le martyrologe récemment publié par la *Documentation catholique* (N° 2176) rassemble un témoignage humble poursuivi jusqu'à son accomplissement suprême, au prix de toute une vie. Il permet de mesurer la part majoritaire prise par l'Afrique - du Maghreb au Soudan, aux deux Congo, à l'Afrique australe. - On pourra s'appuyer sur les considérations laissées par Christian de Chergé ou Mgr Pierre Claverie consacrées au thème du sacrifice sous la lumière de Dieu...



Jacques Gadille

77

A chacun d'entre nous de décider comment à son tour, apporter sa petite pierre à l'édifice, en fonction de son état, de ses charismes, de la vocation qu'il aura décidé d'embrasser librement !

